


MOSTRA INTERNAZIONALE
D'ARTE CINEMATOGRAFICA
la Biennale di Venezia 2011
Orizzonti Competition

WOULD YOU HAVE SEX WITH AN ARAB?

UN FILM DE
YOLANDE ZAUBERMAN
AVEC LA COMPLICITÉ DE **SELIM NASSIB**



Screenrunner présente



WOULD YOU HAVE SEX WITH AN ARAB?

UN FILM DE
YOLANDE ZAUBERMAN

AVEC LA COMPLICITÉ DE **SELIM NASSIB**

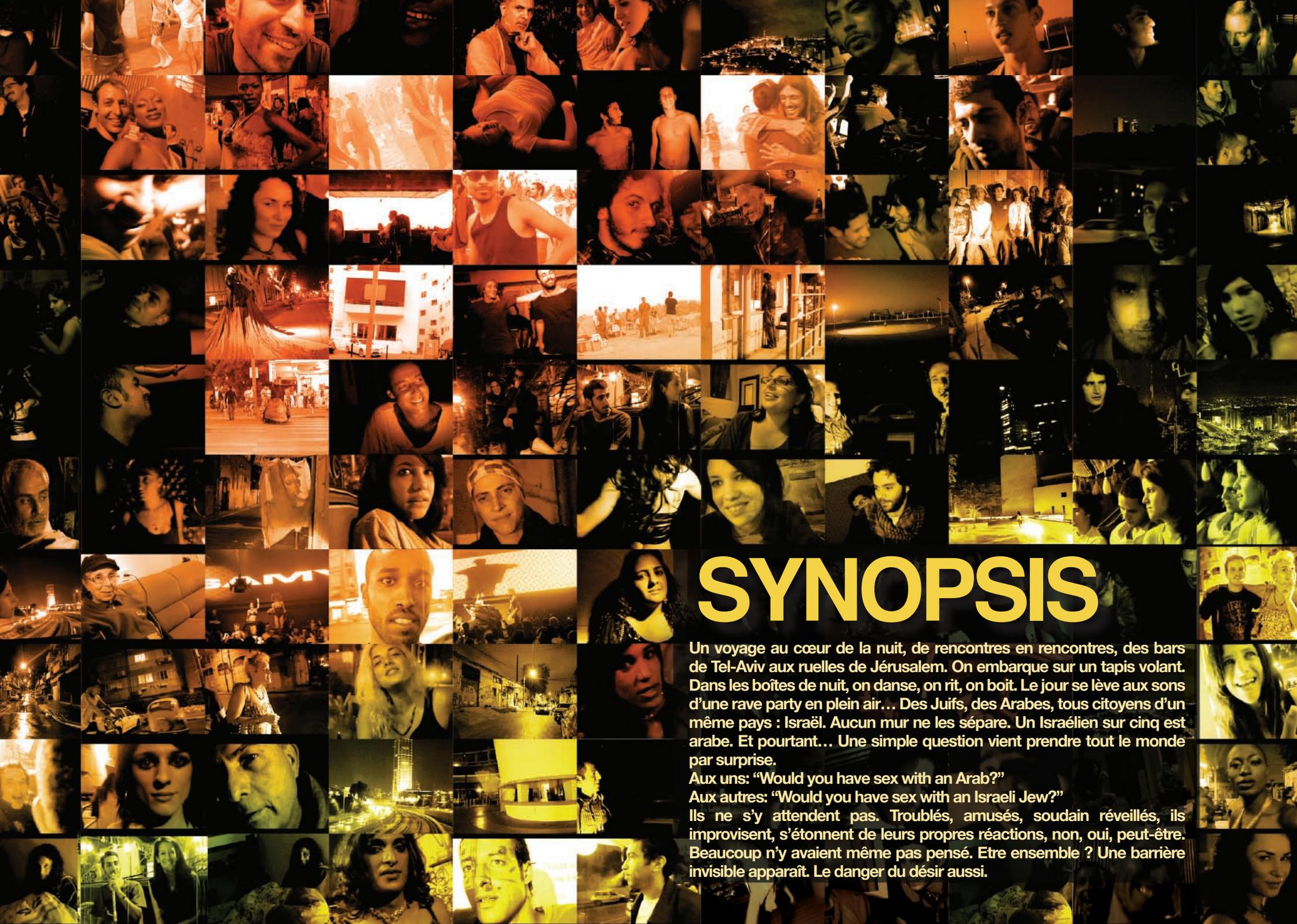
DISTRIBUTION
URBAN DISTRIBUTION
01 48 70 46 57
contact@urbandistribution.fr

MARKETING
LE K
09 50 98 46 73
mathieu@le-k.com

PROGRAMMATION
DOGMA FILMS
01 43 14 01 61
programmation@urbandistribution.fr

PRESSE
LES PIQUANTES
01 42 00 38 86
alexflo@lespiquantes.com

85 min – France – couleur – 2011 - VOSTF



SYNOPSIS

Un voyage au cœur de la nuit, de rencontres en rencontres, des bars de Tel-Aviv aux ruelles de Jérusalem. On embarque sur un tapis volant. Dans les boîtes de nuit, on danse, on rit, on boit. Le jour se lève aux sons d'une rave party en plein air... Des Juifs, des Arabes, tous citoyens d'un même pays : Israël. Aucun mur ne les sépare. Un Israélien sur cinq est arabe. Et pourtant... Une simple question vient prendre tout le monde par surprise.

Aux uns: "Would you have sex with an Arab?"

Aux autres: "Would you have sex with an Israeli Jew?"

Ils ne s'y attendent pas. Troublés, amusés, soudain réveillés, ils improvisent, s'étonnent de leurs propres réactions, non, oui, peut-être. Beaucoup n'y avaient même pas pensé. Etre ensemble ? Une barrière invisible apparaît. Le danger du désir aussi.

ENTRETIEN AVEC YOLANDE ZAUBERMAN

Quel a été le point de départ du film ? Qu'est-ce qui vous a fait travailler sur cette question précise ?

J'étais en train d'écrire avec Selim Nassib le scénario de mon prochain film, *L'Amant palestinien*. C'est une histoire d'amour entre Golda Meir jeune et un homme libano-palestinien. Là, j'ai buté sur la question du désir, quelque chose de l'ordre d'une dissymétrie. L'amant venait d'une grande famille libanaise proche du pouvoir pour laquelle cette histoire d'amour était un secret honteux. Tandis que du côté de Golda Meir, cela tenait de l'impossibilité totale. Pourtant, elle a eu énormément d'amants. Elle aurait même eu une histoire avec le roi Abdallah de Jordanie. J'ai voulu décortiquer cette impossibilité. J'en ai fait une recherche qui est devenue un film : *Would you have sex with an Arab?*

Cette question ne prolonge-t-elle pas celles déjà sous-tendues dans vos précédentes réalisations ?

Depuis mon premier film documentaire, *Classified People* (1987), qui anticipait la fin de l'apartheid, je m'intéresse au langage de l'intimité, à la question de la résistance par l'intime. Comment une révolution peut partir d'un lieu marginal et secret comme le lit des gens ? Je crois profondément aux marges comme lieu avant-coureur des transformations d'une société. En Israël, il y a une marge contenue au sein même de la société. Ce sont les 1,5 millions d'Arabes israéliens, ces Palestiniens détenteurs de la nationalité israélienne, très majoritairement musulmans. Ils vont dans les mêmes universités, prennent les mêmes bus et ont peur des mêmes bombes. Ils ont parfois les mêmes passeports et connaissent mieux la culture juive ou l'hébreu que beaucoup de Juifs européens. Ce sont des exilés de l'intérieur, une communauté qui se sent dans une expérience très particulière, jamais reconnue, pas même par elle-même. Il y a beaucoup de misère sociale dans ce groupe, beaucoup de banditisme et de cas de schizophrénie. Ceux qui s'en sortent sont souvent des individus remarquables, des artistes qui ont trouvé les moyens de raconter la complexité de leur vie.





Comment s'est construit le film ?

En 2010, je suis partie à Tel-Aviv. J'ai acheté un petit appareil numérique Leica dans une boutique qui semble sortir d'un film de Lubitsch. Le soir même, j'ai commencé à poser la question à des personnes que je rencontrais et à filmer leurs réponses. Je suis très timide, donc poser cette question est déjà une transgression, un vertige. Nous n'avons jamais été rejetés. C'était une vraie question et les gens ont véritablement répondu. On s'est très vite aperçu que c'était un film, une porte d'entrée dans laquelle on s'est engouffrés avec plein de gens.

Comment avez-vous filmé ?

Le dispositif était simple : je cadrais, Sélim Nassib prenait le son et Elanit Leder brandissait une lampe de poche. Pour les gens interrogés, on était comme un oiseau ou une pieuvre qui se déployait autour d'eux. Selim, Elanit et moi, nous créions une espèce de microclimat visiblement agréable pour les autres. Tout s'est fait sur une base de confiance. Pour avoir fait des films dans la clandestinité, je sais combien cela est important. Je sais combien le désir des gens est nécessaire pour que le film existe.

Vous annoncez tout de suite la couleur ?

Dans le film, on connaissait certaines personnes depuis longtemps, on est allés en chercher d'autres et on en a beaucoup rencontré au fil des nuits. Le casting s'est constitué instinctivement. Les gens savaient qu'on avait une question à leur poser mais ignoraient toujours laquelle. Parfois je la posais d'emblée, dès que la caméra tournait, souvent je retardais le moment très longtemps. Dans la scène du narguilé, je suis restée 4h sans sortir la caméra, jusqu'à atteindre cette sorte d'épuisement qui permet d'arriver à un autre langage, celui du désir, de la répulsion et des blocages. On s'est laissé aspirer par cette expérience qui me fascinait car elle révèle une fois de plus que la vie est plus complexe et plus large que la politique.

Vous n'avez jamais eu à faire face à des réactions violentes ?

Non, vraiment pas. Même le motard que l'on voit au début du film nous répondre « Fuck you! » a ensuite discuté avec nous pendant des heures. J'avais l'impression que cette question devait être posée sans provocation. Je voulais qu'elle soit entendue pour elle-même, comme une chose fragile, joyeuse, libératoire, surtout pas blessante. Que cette manière de dire « Would you have sex with an Arab? » ou « Would you have sex with an Israeli Jew? » permette à tous de se libérer de l'impossibilité de le dire, d'y penser, d'y répondre. Le désir naît du regard, et ce regard intercommunautaire existe très peu. Dans l'état actuel, les individus qui osent ce regard se retrouvent dans des situations très compliquées.

Le film est un geste d'amour vis à vis d'une ville.

Oui ! Tel-Aviv est comme un tapis volant. C'est une ville construite sur un désert. Ses maisons Bauhaus, imaginées par des architectes allemands qui venaient d'être expulsés par le nazisme, ne se sont pas construites en se substituant à d'autres. Tel-Aviv ne se sent coupable de rien. La ville exhale quelque chose de très joyeux dans le mélange. Mais dès qu'on l'aborde par le biais des Arabes israéliens, on tombe du tapis. Ce sont des gens qui vivent ensemble depuis très longtemps et on a l'impression d'assister seulement au commencement d'une rencontre.





C'est aussi une traversée de la nuit.

Nous dormions le jour pour travailler la nuit. La nuit est, avec l'université, l'un des principaux lieux de rencontre et de croisement. Les belles histoires se nouent dans le partage d'un geste, ou d'une passion : dans les boîtes de nuit, les salles de concert, sur les campus... Le langage des corps, des yeux, prêts à la rencontre, y est très important et cela m'intéresse. Quand on arrive à danser ensemble, c'est déjà beaucoup. Tout au long du film, je me disais : quelle chance d'être à une place si légère et sexy sur un problème si lourd. Faire ce film était réjouissant pour nous comme pour les gens qu'on filmait. On les sentait traversés et parfois transformés par la question.

Dans une des scènes de la dernière partie, apparaît la figure travestie de « La Fiancée de Palestine » qui descend en grande robe rouge le Boulevard Rothschild à Tel-Aviv.

C'est lui/elle qui m'a ramenée à l'espoir, au « tapis volant ». Alors que chacun semble rivé au clou de son identité, lui apparaît comme quelqu'un qui a cassé le cadre. Il est de tous les côtés à la fois. Israélien/Palestinien, homme/femme, c'est ce qu'il appelle « son identité liquide »... Il parle aussi librement des phobies palestiniennes qu'israéliennes. Il se demande ce qu'est un ennemi. Et nous avec. La plus belle marge, c'est lui.

Il est très intéressant de voir comment ces problématiques identitaires s'articulent à celles du mouvement queer, avec notamment la fête que vous avez filmée.

Oui, c'est une fête underground, jamais filmée, qui existe depuis des années. Comme le dit le DJ Samy Matar, c'est le lieu de la révolution palestinienne israélienne, un lieu de liberté unique et plus que nécessaire dans le monde arabe.

Vous avez le sentiment d'avoir fait le tour de la question ?

Surtout pas ! J'ai l'impression d'avoir un moment fait baisser la rage, fait perdre le jugement. Et je pourrais continuer : le film veut sortir de la peur, de la généralité, tout en ayant la conviction que chaque personne est universelle. Plus on avançait, plus on recevait d'autres réactions, d'autres ouvertures. Et la question est devenue comme un jeu que se passent les gens que l'on a interrogés. J'aime cette idée qu'elle puisse se prolonger et proliférer jusque très loin du film.

Vous citez souvent le poète Mahmoud Darwich.

Darwich était arabe israélien. Il a écrit un poème sur sa maîtresse juive israélienne que tout Beyrouth a chanté pendant le siège par l'armée israélienne : « Entre Rita et moi, il y a un fusil... ». J'étais sidérée. C'est le talent d'un grand poète d'avoir su faire chanter à une ville assiégée une chanson d'amour à son ennemi. Cela dit quelque chose de réel. Il est intéressant d'explorer ces points de rencontre, d'interroger ce sur quoi il est possible de construire. Et moi, je crois que l'on ne construit que sur du désir.



BIOGRAPHIE DE YOLANDE ZAUBERMAN

Yolande Zauberman, née à Paris, aborde le cinéma en travaillant avec Amos Gitai.

Elle réalise en 1987 un premier film documentaire sur l'intimité de l'apartheid en Afrique du Sud, *Classified People*. Le film sort en salle puis est vendu dans dix-sept pays. Nominé aux Césars, il remporte entre autres le Grand Prix du Festival de Paris, le Bronze Rosa au Festival de Bergamo (Italie). Le second, *Caste Criminelle* (1989), tourné en Inde, est sélectionné au Festival de Cannes et connaît une vie cinématographique dans de nombreux pays.

Trois ans plus tard, elle signe son premier long métrage de fiction, *Moi Ivan, toi Abraham*, sélectionné au New Film New Director de New York, qui obtient entre autres le Prix de la Jeunesse au Festival de Cannes en 1993, le Poisson d'Or au Festival de Moscou, le Prix du jury œcuménique au festival de Cannes, le Prix des Arts de la Ville de Berlin, puis *Clubbed to Death* (1996) et *La Guerre à Paris* (2001) avec Elodie Bouchez, Roschdy Zem et Jérémie Regnier, qui seront distribués dans le monde entier.

Elle signe l'idée originale des films *Tanguy* (2001) et *Agathe Cléry* (2008) pour Etienne Chatiliez, retourne au documentaire avec *Paradise now* et *Un juif à la mer* tout en poursuivant ses recherches sur l'image avec la création du CATMASK, une caméra sur un masque de chat, qui la conduit à travailler avec des artistes et des danseurs. Depuis quelques années, elle filme avec Stephen Torton, *Too Soft For Anybody I Know*, sur Jean-Michel Basquiat.

En 2011, elle crée la société de production Phobics. Aujourd'hui, Yolande Zauberman poursuit la réalisation de *Oh, je vous veux !* film-installation et se consacre à la réalisation de son prochain film, *L'Amant palestinien. Would you have sex with an Arab?* est son 8ème long métrage, produit par Yves Chanvillard et Nadim Cheikhrouha (Screenrunner).



IL S'APPELAIT JULIANO

Dans *Would You Have Sex With An Arab?*, il est filmé pour la dernière fois.

Il sortait de son théâtre, le Théâtre de la Liberté, créé par sa mère dans le camp de réfugiés de Jénine, en territoire palestinien. Un homme l'a interpellé en Arabe, il a arrêté sa voiture. L'homme s'est approché et lui a mis sept balles dans la tête sous les yeux de son bébé assis à l'arrière dans les bras de sa baby-sitter. Juliano Mer-Khamis est mort très vivant, debout comme un guerrier.

On ignore qui est son assassin, on sait seulement que les islamistes l'avaient menacé à plusieurs reprises. Il ne devait pas monter *Les Animaux de la ferme d'Orwell* où un jeune acteur palestinien jouait le rôle d'un cochon, animal impur pour l'Islam; il ne devait pas monter *Le Lieutenant d'Inishmore* de Martin McDonagh, une satire de la résistance armée ; il ne devait plus mettre sur scène des filles du camp ; il ne devait plus leur donner des cours de théâtre ou leur prêter des caméras pour qu'elles filment leurs histoires.

Il était israélien, juif par sa mère, palestinien par son père. Il traversait tous les jours la frontière entre Israël et la Palestine. Il hurlait contre l'occupation, il haïssait autant les extrémistes juifs que musulmans. Amos Gitai dit de lui qu'il avait fait un pont de son corps. Et quel corps ! C'était une bombe, un acteur qui a électrisé une génération d'Israéliennes prêtes à la paix et à l'amour. C'est ça qui reste de lui, un amour fou, pour ceux qui se sentent comme lui, les hybrides, les Arabes israéliens. Dans sa maison de Haïfa, il leur offrait un territoire qui leur était un pays. Il vivait comme un électron libre, il savait que c'était un pari dangereux, il le disait.

La haine des imbéciles a fini par le rattraper. Grosse perte.

UN VOYAGE

J'en étais arrivé à la conclusion qu'il était impossible d'écrire ou d'exprimer quoi que ce soit de plus sur le conflit israélo-palestinien. Les mots eux-mêmes se sont épuisés. Le mot conflit, le mot israélo, le mot palestinien. Impossible à lire, impossible à prononcer. Impression de porte qui grince cycliquement et vrille les tympan. Trop tourner en rond donne envie de vomir.

Pendant des années, j'ai été le correspondant de Libération au Proche-Orient. Il m'est arrivé de penser que celui qui a passé sa vie à ça a perdu sa vie.

Oublie-moi, Jérusalem !

Would You Have Sex With An Arab? avait l'air d'une blague. Je ne l'ai absolument pas prise au sérieux, même quand Yolande a sorti sa petite caméra dans un bar de Tel-Aviv, au milieu de la nuit, et posé la question - en tremblant un peu, comme un enfant qui se met au défi d'oser.

La première réponse est venue, puis la seconde, la troisième, étonnées, sincères, nues. Je n'en croyais pas mes oreilles: la question ouvre, donne une fraîcheur, fait parler les gens dans ce pays où, sur ce sujet, il est devenu quasiment impossible de parler, écrire, lire, etc.

Le film va explorer, comme un fleuve qui avance et se ramifie, tous les chemins qui se présentent à lui. C'est un cinéma au fil de l'eau en quelque sorte, un voyage avec un curieux phénomène réflexif: pas à pas, les réponses révèlent l'évidente pertinence, la fécondité de la question.

Là où le journalisme exigeait une réponse à cette question, le cinéma permet d'en avoir un nombre infini, aussi bien que de ne pas en avoir.

Sélim Nassib

CREW

Scénario original	Yolande Zauberman, Sélim Nassib
Production	Screenrunner, Yves Chanvillard et Nadim Cheikhrouha
Co-production	Jean-Luc Ormières Phobics Studio 37 Motek Power Film Factory (Israël) Commune Image Media Les films du Cherche Midi Lorette Production
Montage	Basile Belkhiri Idith Bloch
Montage Son	Ferdinand Bouchara
Étalonnage	Nicolas Perret
Mixage	Bruno Elhinger
Ventes internationales	Other Angle Pictures / Studio 37
Distribution France	Urban Distribution

SCÉNARIO Yolande Zauberman et Sélim Nassib RÉALISATION Yolande Zauberman

PRODUCTION DÉLÉGUÉE Screenrunner, Yves Chanvillard et Nadim Cheikhrouha

MONTAGE Basile Belkhiri et Idith Bloch MONTAGE SON Ferdinand Bouchara

MIXAGE Bruno Elhinger ÉTALONNAGE Nicolas Perret

Une coproduction Screenrunner - Jean-Luc Ormières - Phobics - Commune Image Media

Motek Power Films Factory - Studio 37 - Les Films du Cherche Midi - Lorette Productions

Avec la participation du Centre National du Cinéma et de l'Image Animée

Développé avec le soutien de Cofimage Développement

DISTRIBUTION FRANCE Urban Distribution

VENTES INTERNATIONALES Other Angle Pictures / Studio 37

SCREENRUNNER

phobics

Studio 37

MOTEK

LORETTE

Productions

CNC

urban

distribution



urban 
distribution